

une doucereuse scélérate qui a du sang noir dans les veines, et dont les lettres anonymes amènent les catastrophes dans l'action de *Cosmopolis* ; Ferdinand Chapron, frère de cette dernière, et dévoué comme un chien fidèle, au détriment de sa sœur même, à son ami et beau-frère Lincoln Maitland ; Boleslas Korcka, un slave nerveux et un peu fou ; sa femme, Maud, charmante et loyale créature, victime comme Lydia Maitland de la coquetterie de la triomphante Comtesse Steno.

Je laisse la parole à François Coppée.

Nous sommes à Rome, où le romancier français Julien Dorsenne a passé l'hiver et s'attarde encore au printemps. Du talent, de l'esprit, de l'honneur, il a tout pour lui, ce jeune homme. Mais hélas ! c'est un cœur sec. Il vit surtout par curiosité, et il s'amuse seulement à observer, en par fait dilettante, les travers, les ridicules, les vices même des cosmopolites auxquels il se trouve mêlé. Tout au plus éprouve-t-il, ce peu tendre Dorsenne, une amitié singulière, qui prend la forme du "flirt" et de la camaraderie, mais où il y a du respect et de la compassion, pour une jeune Vénitienne, Alba Steno ; car, chez elle, ce spectateur sagace sent une âme profonde et devine une souffrance. Pourquoi cette délicieuse enfant semble-t-elle marquée pour le malheur ? Pourquoi sa parole devient-elle tout à coup si amère, son sourire si douloureux ? Pure comme un lys, mais élevée et grandie dans un milieu trop libre, elle n'est pas ignorante ; — et l'infortunée soupçonne la conduite de sa mère. Voici le secret d'Alba. Voici l'affreuse situation, la tragédie morale qui est le fond de *Cosmopolis*.

La terrible mère, en effet, que la comtesse Catherine Steno ! Elle est belle comme ces antiques dogaresses dont le titien a fait de mémorables portraits.

Femme de tête, pleine de jugement, point méchante, aimant sa fille à sa manière, comme une jeune amie, une aimable compagne ; mais ne vivant, tête, cœur et sens, que pour ses passions versatiles.

Car les dessous sont fangeux, de cette aristocratie de table d'hôte. Tout en prenant sa tasse de thé ou son sorbet chez la comtesse, Dorsenne les pénètre à coups de lorgnon, ces bohèmes dorés. Le vieil ami de la maison est le baron Justus Afner, un pirate financier, un voleur enrichi et vaniteux, sans nationalité ni religion précises, qui a réduit des milliers de dupes à la misère, et dont le correct plastron de gentleman est éclaboussé par le sang de plus d'un désespéré, victime de ses escroqueries. Tout concourt au triomphe de ce personnage à la fois horrible et ridicule, dont Bourget a fait un type inoubliable. Sa fille Fanny, qui conserve les plus naïves illusions sur son déplorable père, a l'âme pieuse et mystique ; et, précisément, le prince romain Ardéa, un jeune cynique, est ruiné de fond en comble. L'occasion est belle pour Justus Afner. Que Fanny, qui est protestante, se convertisse, et il achètera pour elle le blason papal et le palais historique à vendre.

Tel est ce monde, si respectueux en apparence de tous les scrupules et de toutes les délicatesses, mais qui n'est, au fond, qu'un fumier fleuri, qu'une peste parfumée. Le sceptique Dorsenne le raille ; mais, pour le juger, c'est le marquis de Montfanon qu'il faut entendre. Il n'en est pas, celui-là, de *Cosmopolis*, mais bien de la vieille France, et des pieds à la tête. Il en a toutes les traditions d'honneur, l'ancien zouave de Charette, qui a perdu un bras à Patay ; et si, déjà vieux maintenant, il vit à Rome, dans la solitude, comme une espèce de moine laïque, c'est qu'il y est retenu par toutes les fibres de son cœur de chrétien. Montfanon est de la race des preux, et il a le mépris et la haine de ceux qui ne vivent que pour jouir. Bourget n'avait pas encore créé de figure aussi originale que ce terrible manchot. Rien de plus piquant que le choc de ses généreuses colères contre les indulgentes ironies de Dorsenne. Chaque page du livre où Montfanon tonne contre les voluptueux et les rastaquouères est étincelante d'éloquence, d'esprit et de verve.

Cependant le drame éclate grâce aux viles intrigues de Lydia Maitland, vipère qui se cache sous les fleurs exotiques de *Cosmopolis*. Les masques souriants et hypocrites vont tomber, et Justus Afner lui-même va souffrir dans ce qui reste en lui de sensible, — dans sa vanité. Il n'aura point pour genèire un prince romain. Car sa fille Fanny apprend les infamies de son père, et s'abîme dans la solitude et dans la prière.

Quant à la pauvre Alba, instruite par la perfidie de la femme du peintre Maitland de l'indignité de sa mère, elle veut mourir.

Une seule chance de salut lui reste. Elle aime en secret Dorsenne. S'il l'épousait, s'il l'arrachait à ce milieu où elle étouffe de dégoût, peut-être pourrait-elle encore vivre et être heureuse ? Avec l'angoisse du joueur qui risque son dernier louis, elle fait son aveu au jeune homme. Mais cet observateur de profession ne s'est aperçu de rien. Il n'aime pas d'amour la jeune fille ; il le lui dit avec une honnête mais cruelle sincérité, et, sans le savoir, il la condamne à mort.

Ici, Paul Bourget a écrit quelques pages qui feront couler bien des larmes. Ce sont celles où il a conté la fin d'Alba Steno.

Après l'adieu de Dorsenne, elle s'est fait conduire au bord d'un petit lac, perdu dans la pestilentielle campagne de Rome. Comme par caprice, elle est descendue de sa voiture, a pris place, seule, dans un batelet, s'est éloignée de la rive. Elle va se noyer. Mais un généreux scrupule lui vient tout à coup et l'arrête. Ce suicide sera, pour sa mère, si douloureux et si accusateur ! Elle choisit alors une mort plus affreuse, mais qui ne semblera pas volontaire. Elle entr'ouvre son corsage et présente à l'air empoisonné qui l'environne sa poitrine moite d'une sueur d'agonie. La fièvre a pitié d'elle, c'est-à-dire la tue ; et la malheureuse enfant meurt au bout de quelques jours, à peine pleurée.

François Coppée ne trouve à *Cosmopolis* qu'un défaut — si c'en est un, — c'est l'excessive abondance. Il y a trois ou quatre actions dans *Cosmo-*